

Ardent Duchesne... Pourquoi la poésie ?

(01/11/2005)



Les lecteurs sont souvent curieux, surtout lorsqu'ils sont vos amis ! C'est ainsi que, de manière récurrente, plusieurs d'entre eux me soumirent à la question : « Pourquoi écris-tu ? », « Que t'apporte la poésie ? », « L'inspiration vient-elle facilement ? »... Ce feu de questions, bien légitime entre gens qui s'apprécient, me poussa à l'introspection. Et ce fut heureux, car celui qui s'interroge s'enrichit. Permettez-moi donc, chers internautes, de vous livrer ici le fruit de mes recherches et de mes réflexions toutes personnelles.

Cela dit, je tâcherai d'éviter le piège égocentrique du « miroir magique » (y a-t-il, en effet, péroration plus vaine que de parler de soi ?). Je tenterai donc, le plus possible, de ne parler ni de moi (mon parcours, mon travail, etc), ni de mon œuvre, dont il ne m'appartient d'ailleurs pas de faire la critique fut-elle la plus objective possible. C'est donc de la poésie, de l'âme du poète et de l'acte créatif que je tenterai de vous parler dans cet article.

I. Qu'est-ce donc la poésie ?

Je suis bien en peine de vous livrer une histoire complète de la poésie. D'abord parce que, n'étant pas spécialisé en cette matière, je suis loin de tout en connaître et ensuite, parce que cela pourrait faire - sans doute - l'objet des mille prochaines pages de ce site. Toutefois, dire quelques mots des origines me semble indiqué...



Vous savez que le dicton populaire veut qu'en France, tout s'achève en chanson. Et bien, en matière de poésie, tout commence par des chansons, dites chansons de gestes. Et j'aime beaucoup ce rapprochement, moi qui considère un peu le poète comme un musicien du langage.

Le premier récit poétique connu en langue française est la Séquence de Sainte-Eulalie. Il s'agit d'un texte anonyme, rédigé probablement en pays wallon vers 880. C'est dire qu'aujourd'hui, ce sont bien 1.126 années qui nous précèdent en matière poétique. Je ne résiste pas, d'ailleurs, à vous soumettre les deux premiers vers de ce texte des origines :

**« Buona pulcella fut Eulalia,
bel avret corps, bellezour anima. »**

Ce que l'on peut traduire par « Bonne pucelle fut Eulalie, elle avait un beau corps et une âme plus belle encore ». Comme vous le voyez, même en poésie, la matrice est féminine !

Les premiers grands « monuments » de notre poésie datent eux des environs de l'an mil. Nous avons tous, à l'école, étudié la « Chanson de Roland », écrite vers 1080, mais on peut encore citer « Le pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem » (1060), « Le roman de Troie » ou le « Roman d'Alexandre » écrit en 1.100 par Albéric de Briançon. Je souhaitais citer ce dernier texte, car c'est lui - par une réécriture (ultérieure de deux siècles) et faite précisément en douze pieds - qui sera à l'origine de l'Alexandrin, longtemps considéré comme la base de l'écriture poétique française.

Mais, revenons à nos chansons. Une vingtaine d'années après que Roland et Charlemagne ont fait leur entrée en littérature, le lyrisme courtois naît dans le sud de la France. Bientôt, il se propage au nord de la Loire. En ce temps-là, l'amor (le mot est du féminin) est fine, c'est-à-dire raffinée. Cette amor exige de ceux qui la chantent dans les cours qu'ils se forgent des instruments - une langue adaptée, des formes particulières - à la hauteur de leur sujet. Ces premiers chercheurs d'une excellence poétique sont, non sans logique, appelés des « trouveurs » : « trobadors » (troubadours) dans le sud, « troveors » (trouvères) dans le nord.

Notre premier troubadour célèbre est Guillaume IX, du même coup intronisé fondateur du lyrisme profane non seulement de France, mais d'Europe. Né en 1071, sixième comte de Poitiers et neuvième duc d'Aquitaine, il s'est trouvé dès l'âge de quinze ans, par suite du décès de son père, à la tête d'une maison plus puissante que le royaume de France. Personnalité décrite comme séduisante mais aussi irritante, ce chevalier fut - outre un grand seigneur - un grand séducteur. C'est lui qui introduira dans la littérature la notion de désir et d'obsession amoureuse. Bref, Guillaume IX est l'exemple type de ces « chevaliers courtois » à qui l'on doit les premiers succès de la poésie...

Voilà donc pour les origines, et nous en resterons là en matière historique puisque tel n'est pas le but de cet article. Par contre, je ne souhaite pas faire l'impasse, dans ce premier chapitre, sur une tentative de définition de la poésie. Fut-ce, pour moi, afin de comprendre ce que je fais d'une part non négligeable de ma vie. Commençons très simplement, si vous le voulez bien. Si l'on en croit le Petit Robert, le mot poésie vient du grec POIESIS, qui signifie création. Par l'étymologie, la poésie se rattache donc immédiatement à la notion de création. Quelle merveille ! Puis-je partir de là pour vous avouer qu'à mon sens la poésie est le plus pur des arts, celui qui présuppose tous les autres, puisque cet art est la création même ? Point de peinture qui vaille sans poésie des couleurs, point de sculpture qui vaille sans poésie des formes, point de symphonie qui vaille sans inspiration poétique... Mais, je sens ici mon âme de poète s'emballer et tirer déjà à elle toutes les couvertures du lyrisme.

Je me calme donc et continue, au-delà de l'aspect étymologique, la lecture du Petit Robert : « Poésie : art du langage, visant à exprimer ou à suggérer quelque chose, par le rythme, l'harmonie et l'image ». Voilà une définition relativement scolaire, mais qui a le mérite de la clarté. De fait, il s'agit d'un art qui trouve son éclosion dans l'agencement particulier du langage. Mais ce qui fait l'extraordinaire, d'après moi, est son mode d'expression par le rythme, l'harmonie et l'image, à savoir le symbole. En effet, la poésie, socialement confondue avec la littérature, s'en distingue tout à fait quant au mode de fonctionnement de l'esprit qu'elle requiert. La poésie, en effet, ne relève pas de la pensée discursive et rationnelle, mais en priorité de la pensée symbolique ! Voilà pourquoi, selon moi, la poésie seule permet une si puissante élévation du cœur et de l'esprit. L'écrivain Pierre Cheymol, dans son ouvrage « Les aventures de la poésie », confirme encore mon sentiment lorsqu'il écrit : « je crois, en effet, que la poésie est une activité spécifique de l'esprit liée à la possession d'un instrument spécial qui est la pensée analogique s'exprimant par le symbole. »

Est-ce tout à propos de définition ? Non, bien sûr. Les définitions de la poésie se sont comptées par centaines, des plus simples aux plus obscures. Mais je suppose que vous attendez de moi de me lancer dans une définition personnelle... Au risque de vous décevoir, je ne le ferai pas. Mais je vous offre le plaisir de cette pensée de Stéphane Mallarmé, qui a répondu à cette même question, dans une lettre datée du 27 juin 1884. Voici ce qu'il exprimait à son correspondant :

« C'est un coup de poing, dont on a la vue, un instant, éblouie que votre injonction brusque : Définissez la poésie !

Je balbutie, meurtri :

La poésie est l'expression, par le langage humain ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux des aspects de l'existence : elle doue ainsi d'authenticité notre séjour et constitue la seule tâche spirituelle.

Au revoir (mon ami); mais faites-moi des excuses ! »

II. Les motivations du poète



Ici, chers lecteurs, je vais devoir me faire violence. En effet, je vais vous parler de moi, puisque à l'évidence Ardent Duchesne est le seul poète que je connaisse dans son intimité créatrice.

Pourquoi écrire ? Bien sûr, et c'est sans doute un grand classique, pour laisser une trace de son passage sur les plages de la vie. Et il est vrai que la poésie est un peu mon espace d'immortalité - j'aime à le croire, en tout cas - que je construis au gré de l'inspiration qui me guide. C'est ma manière de lutter contre la mort et mon absurde destinée de vivant temporaire. D'ailleurs, si nous avons parlé d'amour dans le chapitre précédent, il faut bien admettre que la mort est tout autant omniprésente en poésie. De la « Ballade des pendus » de François Villon au XVe siècle au « Condamné à mort » de Jean Genet, la triste faucheuse est bien l'un des grands thèmes de l'art poétique. Bernard Delvaille dans l'introduction de son anthologie intitulée « Mille et cent ans de poésie française » prétend même qu'« il n'y a pas de poésie sans la mort au cœur. »

Cela dit, cette motivation ne me semble pas essentielle. On ne devient pas poète par crainte de la mort. On devient poète, me semble-t-il, par pure nécessité. Et cette nécessité est faite à la ressemblance des anciens bissacs si indispensables à la survie des compagnons du voyage.

Dans la première poche, l'on retrouverait notre intimité. Ainsi, si je suis poète, c'est parce que ma douleur d'être, mes fragilités, mes angoisses, mais aussi mes joies, ma sensibilité, mes plaisirs trouvent en l'écriture poétique leur mode d'expression majeur. En cela je ne suis d'ailleurs aucunement unique ou exceptionnel. Je tends simplement à me différencier de nombre de mes confrères humains, qui ressentiront eux - et pour les mêmes raisons intimes - le besoin de peindre, de faire du sport, de la musique ou que sais-je encore.

Dans la seconde poche du bissac, l'on retrouve la notion d'idéal.

On devient poète, à mon sens, pour faire vibrer toujours la flamme vive de l'émotion, de la création artistique et de l'inspiration comme souffle vital. Il y a vraiment cette volonté de ma part, non seulement de ne pas briser la chaîne de cette création, mais encore d'y ajouter quelques maillons que j'espère suffisamment beaux et dignes de respect pour pouvoir émouvoir un lecteur. Pourquoi donc continuer cette chaîne ? Parce que j'ai l'intime conviction qu'un poème peut être un témoin, un repère, une bouée dans l'océan d'une humanité trop souvent dépourvue de sens. Chaque poème, pour moi, aussi modeste soit-il, peut un jour se révéler essentiel dans la vie d'un homme ou d'une femme. Il est une parcelle d'harmonie mise librement à la disposition des lecteurs. En cela, j'ai l'impression de faire œuvre utile et d'ajouter ma pierre d'encre à l'édifice toujours inachevé du temple de l'humanité.

Mais, la poésie, c'est également, et plus égoïstement, ma part de ravissements et de délices. Oui, je l'avoue, j'aime le jeu de l'inspiration. Ce jeu qui vous surprend n'importe où, n'importe quand. Ce jeu mystérieux dont l'intimité est inexprimable, mais qui vous accorde votre part d'étonnement quand l'idée fuse et de jubilation lorsque cette idée vous séduit. Ensuite, après l'inspiration, après l'écriture, après les ratures, après le gueuloir, après les relectures, il y a l'ultime instant. Cet instant furtif où l'on considère que le poème est achevé. Cet instant où l'acte de création aboutit à l'œuvre créée et aimée. Oui, il faut le dire, mes propres textes m'émeuvent quand ils s'achèvent. Cela n'a rien avoir avec une quelconque prétention, croyez-le bien, il s'agit simplement - mais magnifiquement - d'un état de bien-être et de satisfaction intense. Osons le mot, je suis en état d'amour quand la poésie m'accompagne. Et puisque tel est le cas, vous comprendrez que retrouver cet état le plus souvent possible soit une motivation à part entière.

Mais il est encore d'autres motivations, sans doute moins immédiates. Je poursuivrai ainsi ce chapitre en vous livrant tout de go une phrase lue sur internet et qui m'a interpellé : « La poésie est en prise directe avec la vie et la mort en leurs ultimes profondeurs. Au bout de cette idée, il y a cette affirmation merveilleuse que la poésie ne se différencie pas de la vie dont elle a pour but d'incarner la conscience ». J'ai, de cette phrase, retenu surtout la dernière proposition : incarner la conscience... Mais alors, l'une des motivations cachées de l'acte poétique ne serait-elle pas de se comprendre soi-même, jusqu'aux tréfonds de son être ? Poser la question, c'est - peut-être - déjà y répondre. Certains vont même jusqu'à se demander si les poètes continueraient à écrire s'ils avaient suivi une psychanalyse... Je vous avouerais ne pas pouvoir les suivre en ce sens, car si l'écriture peut éventuellement soulager son auteur, elle n'est jamais réparatrice. Et puis, ce discours fait fi de tous les plaisirs que l'écriture produit de manière concrète. Je veux dire par là qu'elle n'est pas seulement miroir et réflexion, elle est aussi et surtout action et satisfactions ! Par contre, que la poésie soit révélatrice de l'âme du poète me semble indéniable. Sachant cela, et pour autant que l'auteur soit sincère dans son art, il peut effectivement comprendre ce qui fait de lui l'homme qu'il est !

III. Le marketing des arts dits « modernes »



Vous vous doutez bien, amis lecteurs, que le présent chapitre sera moins philosophique que le précédent. C'est que nous quittons le domaine de l'intimité pour pénétrer celui de la société. Et la société, de nos jours, peut très souvent se résumer en un mot : argent ! Cela est vrai, également, en matière culturelle. Ignacio Ramonet, dans le Monde diplomatique, nous dit : « Tel un liquide ou un gaz, le marché inonde et envahit les moindres interstices des activités humaines. Avec la détermination de tout soumettre à ses lois, on le voit aujourd'hui immerger des secteurs que l'on pensait à l'abri de ses dérives : le sport, la religion... Et la culture ! »...

Et c'est en effet cet argent roi qui pousse, notamment, les éditeurs à ne publier que ce qui est commercialement porteur. Désormais, il n'est de culture - et de littérature - que de masse. Ce sont des études de marketing, ainsi que des enquêtes sur les goûts et les attentes des consommateurs qui déterminent, en amont, le « profil » des auteurs qui seront à la mode et les « maquettes » des couvertures qui plairont. En aval, les campagnes promotionnelles et le matraquage publicitaire - avec la complicité de médias de masse appartenant parfois au même groupe industriel - s'efforcent de convaincre le plus grand nombre d'acheteurs.

Voilà comment, par exemple, cet argent roi prédestine toute personne connue par le biais de la télévision à écrire aujourd'hui un livre (celui-là, au moins, même s'il est mauvais, fera de son éditeur un homme riche). C'est ainsi que nos Philippe Geluck, Jacques Mercier, Jean-Luc Fonck, Robert Waseige ou autres Justine Hénin sont sollicités pour devenir les auteurs de livres à succès de demain. Le comble du mauvais goût, à mon sens, sont les ouvrages de ce type qui ajoutent encore sur leur couverture le gros auto-collant « Vu à la Télé », comme si cette mention s'imposait comme caution de qualité... Cette attitude mercantile des éditeurs va de pair, vous l'avez compris, avec une politique quantitative largement développée au détriment de la qualité. Le Monde diplomatique résume très bien cet état de fait par ces mots : « les milieux d'affaires veulent identifier culture et marchandise. Ils veulent ainsi substituer à la qualité du divers l'uniformité de la quantité. »

C'est ce que confirme encore Gilles Delaporte, à la tête du syndicat des libraires de France : « Nous étouffons, dit-il, sous le poids des nouveautés. La profusion tue les bons livres, ceux qui ont besoin de temps ! » Et comment lui donner tort, quand on sait que ce ne sont pas moins de 60.376 livres qui furent publiés en France en 2008 (165 livres par jour !). Lors d'une interview donnée au journal Libération, un responsable de la FNAC eut ces mots amers : « Même les lecteurs exigeants se laissent aller ».

Et le journaliste de continuer : « La mode, en cette saison (2003-2004) est au récit-confession, si populaire que chaque maison d'édition décline son émoustillante France-dimancherie, plus ou moins chargée en viol, inceste, meurtre, euthanasie ou trahison amoureuse. Fayard, avec Nadine Trintignant atteint 200.000 exemplaires vendus, tandis que Le Rocher, avec Brigitte Bardot atteint les 180.000 exemplaires. Le livre est désormais « Low cost ». Il est périssable, avec une date de consommation très rapide. »

Cela dit, qu'en est-il de la poésie ? Rassurez-vous, la poésie n'est pas encore corrompue à ce point. D'ailleurs, elle est une fille à la fois trop subtile et trop rebelle que pour être, par exemple, appelée à la télévision... Ou alors, sur ARTE, peut-être ! Non, le problème de la poésie n'est heureusement pas - ou pas encore - d'avoir été dévoyée par l'argent, le petit écran ou les magnas de l'édition. C'est là à la fois sa grande gloire et sa grande misère. Peu commerciale, elle ne reçoit, bien entendu, que peu d'échos dans les médias et voit donc se détourner d'elle la plupart des grands éditeurs. De surcroît, l'esprit formaté de la plupart de nos contemporains ne les incite pas à faire les efforts nécessaires pour briser ce cercle vicieux. Il en résulte donc que, très loin des anciens succès portés par nos troubadours, la poésie vit aujourd'hui dans la précarité.

Et il s'agit probablement d'une situation qui va perdurer. En effet, le désintéret total que la grande majorité des gens opposent à la poésie ne semble pas devoir évoluer dans les années à venir. Je n'aperçois, en Belgique en tous cas, aucun soubresaut de cet ordre. Vous non plus, sans doute... D'ailleurs, à titre d'exemple, combien d'entre vous - lecteurs de cet article - ont acheté, cette semaine, un recueil de poésie contemporaine ? Surtout, ne me répondez pas. Je voudrais encore croire qu'il y en ait au moins un... Mais ne culpabilisez pas ! Cette attitude est très courante. Beaucoup disent apprécier, voire même aimer la poésie, mais, concrètement, quasiment personne ne prend la peine de découvrir les nouvelles pages de cette littérature de l'âme... Savez-vous qu'en France, en 1997, la meilleure vente en poésie contemporaine réalisée par l'ensemble du réseau de la FNAC atteignit 900 exemplaires ? Pour un pays qui compte 60 millions d'habitants, voilà un bel exploit (1 lecteur pour 66.000 personnes) ! Pour l'anecdote seulement, et si l'on tient compte de la proportion de quatre millions de lecteurs potentiels en Belgique francophone, le modeste Ardent Duchesne atteignit avec son recueil « Au fil de l'eau » (200 exemplaires vendus) le score enviable de 1 lecteur pour 20.000 personnes, soit trois fois mieux que l'ensemble du réseau FNAC... Je ne suis pas loin, à mon avis, de gagner bientôt le porte-plume en chocolat que ne manqueront pas de réaliser les éditeurs belges quand ils sauront cela !

Mais trêve de plaisanteries. Refermons vite ce premier et dernier « Cocorico » personnel et revenons quelques instants sur la précarité de la poésie. Ne croyez pas qu'elle me pose problème. Au contraire, elle permet aux poètes de vivre loin des compromissions du monde commercial. Loin de toutes les compromissions, d'ailleurs ! Un poète ne doit pas se plier aux modes, il ne doit pas avoir de discours « politiquement correct », il ne doit pas faire du chiffre... Bref, il ne devrait avoir de comptes à rendre à personne qu'à lui-même et rester simplement, mais avec exigence, un artiste. Cette idée est traduite de fort belle manière par le poète français Georges Cathalo qui, en substance, dit ceci : « (il faut) Se tenir le plus loin possible des clans et chapelles où des têtards hagards se louangent et s'excluent. (il faut) Se tenir à distance, sans jamais être distant : voilà la dure tâche du poète ! ». Voilà une maxime que je partage largement.

Je souhaiterais clore enfin ce sujet en vous disant que la précarité liée à la poésie n'est pas neuve non plus. Et je vous donnerai, à ce titre, l'exemple éclairant dont une grande exposition sur Arthur Rimbaud faisait témoignage. Saviez-vous que personne, à l'époque, n'a souhaité éditer le manuscrit d' « Une Saison en enfer », livre aujourd'hui presque mythique ? Arthur Rimbaud le fit donc composer et imprimer à ses frais (à compte d'auteur) en octobre 1873 cher Monsieur Poot, imprimeur de la rue aux choux à Bruxelles. Malheureusement, l'ouvrage une fois prêt, Rimbaud n'avait toujours pas réuni la somme nécessaire au paiement. Après une vive discussion, comme vous pouvez l'imaginer, Rimbaud put acheter neuf exemplaires de son livre, mais dut abandonner tous les autres à l'oubli. Ils restèrent, en effet, bien au-delà de la mort du poète dans les caves de l'imprimerie sans que personne ne s'en inquiète ! Voilà encore une belle preuve de l'intérêt que porte le grand public aux poètes vivants... Sans doute ceux-ci ont-ils l'air plus crédibles en bronze ou en marbre qu'en chair et en os ?

IV Le cadeau somptueux !

Voici venu, le temps du dernier chapitre. Le temps de boucler la boucle de cet article rédigé en forme de spirale. Le temps de revenir à l'intimité et de vous expliquer pourquoi la poésie représente pour moi l'un des plus beaux cadeaux que m'ait offert la vie. Après mes enfants, bien entendu...

Amis lecteurs,

*dans cette société où les caméras nous observent partout : sur nos lieux de travail, sur les autoroutes, sur les terrains de sport, dans les magasins, dans les bibliothèques ;
dans cette société où l'on encarte les gens à coup de fiches, de bases de données et de puces électroniques ;
dans cette société où vous êtes tous un groupe cible à connaître et à convaincre ;
dans cette société où personne n'échappe vraiment à l'uniformité d'une pensée Mac Donaldisée ;
la poésie, délicieusement inutile, pétrie d'indépendance, solitaire mais solidaire, m'est aussi indispensable que l'air que je respire !
La poésie n'est peut-être pas le dernier, mais le plus beau refuge de mon intimité. Elle est, de manière tout à fait privilégiée, cet espace de résistance, d'autonomie, de respiration dont j'ai un besoin vital.*

Vous comprendrez dès lors que je remercie tous les jours les lecteurs qui me font confiance, participent aux souscriptions que je lance et qui me permettent par là - depuis plus de dix ans aujourd'hui - d'être poète. C'est-à-dire d'être un homme libre !

Vous comprendrez aussi que je tiens farouchement à mon indépendance d'auteur et que je suis heureux d'éditer moi-même mes œuvres, ou de les faire éditer chez de micro-éditeurs indépendants et libres. J'ai la chance de pouvoir ainsi assumer la paternité de chacune des virgules nées sous ma plume. Virgules, lettres, mots et phrases avec lesquels je plonge tout entier dans la fantaisie d'un monde qui n'appartient qu'au poète que je suis...

Vous comprendrez enfin que je ne regrette pas ce choix, qui est surtout celui de l'authenticité dans l'écriture. Ce choix qui fait et fera de moi, comme le dit mon ami Roger Dewint « un artiste peu connu mais pas inexistant ! ». Je ne regrette pas cet abandon de notoriété, que je dédie à mes convictions profondes :

*Etre poète, en ce siècle,
c'est refuser la médiocrité marchande comme destin,
c'est vouloir fermement que la liberté prime sur l'oppression,
c'est croire en l'homme et en sa capacité de rébellion,
c'est croire en la beauté de l'avenir, même si - et nous le regrettons sans doute tous - le chemin est de plus en plus difficile !*

Ardent Duchesne
Novembre 2005